

Conclusions de Corentin de Salle

Hervé HASQUIN présente brièvement Corentin de SALLE, collaborateur au *Centre Jean Gol*, docteur en philosophie, licencié en droit et Maître-assistant à l'École Pratique des Hautes Etudes Commerciales.

Corentin de SALLE précise qu'il n'entend pas résumer méthodiquement ces interventions très riches. Il préfère se centrer sur certains points forts et réagir face à ces derniers.

Des statufications oblitérantes

de SALLE souligne que la meilleure manière de se débarrasser d'un intellectuel dont on ne peut nier qu'il a eu raison, c'est de le « statufier », c'est-à-dire d'en faire une figure respectable et un sage. Le sage émet des propositions raisonnables, sensées et profondes. Mais cela, c'est une reconstruction *a posteriori*, une image d'Epinal qui, d'une part, éclipse toute la dimension combative du personnage et qui, d'autre part, passe sous silence l'extraordinaire mauvaise foi, la violence inouïe que ce dernier a dû subir au moment où il devait se faire entendre. Du même coup, on réduit l'enseignement de l'intéressé à quelques formules creuses de nature à recueillir l'assentiment de tous. Les intellectuels libéraux qui, quelques décennies après leur mort, se font honorer par l'establishment, passent souvent, de leur vivant, pour des demi-fous aux yeux de leurs contemporains. Combattre la sottise - la « bêtise au mufle de taureau » dont parlait FLAUBERT - est une activité à plein temps. Plutôt que d'être un sage, ARON fut un philosophe, c'est-à-dire un homme qui s'employa à détruire les évidences communément partagées par ses contemporains. On sait que SOCRATE paya de sa vie cette impertinence nécessaire. Ceci explique pourquoi ARON fut un mal aimé.

On risque de passer à côté de l'essentiel si l'on ne voit en ARON que le combattant de la liberté qui, très tôt, a compris la nature du totalitarisme. Il fut cela mais là ne s'arrête pas son mérite. En outre, ainsi que l'ont souligné HAARSCHER et ADLER, il ne fut pas un combattant de l'absolu. Il fut toujours soucieux de rentrer dans l'argumentation et la logique de ses adversaires. En cela, il se distingue de maints vaticinateurs du totalitarisme et autres nouveaux philosophes. Il faut

le lire pour comprendre tout ce qu'il peut encore nous apporter pour penser l'actualité, en particulier relativement à la guerre et relativement au capitalisme. BAVEREZ, par sa mise en perspective historique des événements du siècle écoulé, a bien fait ressortir le caractère tragique de l'histoire. L'Europe a actuellement tout à fait oublié cet aspect des choses. Elle est même tentée de « sortir de l'histoire ». Comme si la chose était possible ! Le déclin économique de l'Europe, le retour du théologico-politique, l'émergence des passions identitaires, la réapparition de la guerre (y compris sur le territoire européen) constituent des dangers mortels menaçant notre futur proche.

HAARSCHER a bien rendu le caractère complexe et nuancé de la pensée d'ARON. de SALLE précise à l'orateur qu'il est lui-même l'auteur du titre et du texte de présentation du colloque. Il tient à lui répondre amicalement. Il rappelle que Saint THOMAS d'AQUIN commençait toujours ses démonstrations (dont la rigueur argumentative est des plus impressionnantes) par un argument d'autorité (tiré de la Bible ou des Pères de l'Eglise). Il est à noter que le biographe BAVEREZ a repris cette métaphore dans le cadre de son exposé : voilà un argument d'autorité de poids. Certes, le terme « vestale » aurait sans doute paru quelque peu ridicule à ARON en raison de sa portée un rien grandiloquente. Mais ce que cette métaphore religieuse et transcendante désigne, c'est une activité - de SALLE rassure HAARSCHER sur ce point - laïque et immanente : la pratique, l'exercice concret et opiniâtre de la liberté.

HAARSCHER a posé une question : ARON était-il libéral ? Il a répondu que c'était le cas mais pas au sens des libertariens américains qui dénie à l'Etat tout rôle régulateur. ARON était fort attaché à l'autonomie du politique. de SALLE approuve cette analyse. Il est évident qu'ARON n'était pas un libertarien. En matière économique, ce n'était pas non plus, pourrait-on dire, un libéral tout court. Pas au sens hayékien en tout cas (et on sait pourtant que HAYEK, bien qu'ouvertement opposé à l'interventionnisme, a insisté, dans sa fameuse trilogie *Droit, Législation et Liberté*, sur le rôle primordial des institutions et de la législation dans l'activité économique). ARON le dit explicitement dans son *Essai sur les libertés* : il se définit comme keynésien. Evidemment, ARON reste l'un des combattants les plus acharnés et les plus authentiques de la liberté. Sa réputation de libéral n'est donc pas usurpée.

En ce qui concerne l'attitude qu'ARON aurait adoptée envers le

mouvement altermondialiste, de SALLE reconnaît que nous ne pouvons effectivement avoir à ce sujet aucune certitude. Il est fort probable que cet auteur aurait été intéressé par les écrits les plus significatifs de ce mouvement, comme il l'a toujours été pour les courants intellectuels politiques. Mais ce qui aurait révolté ARON, c'est le moralisme du mouvement.

La belle âme

Toute sa vie, ARON a refusé de céder à la facilité de la « belle âme ». Ce ne fût pas toujours le cas de SARTRE qui a pourtant fustigé cette « attitude de fakir ou de moine » dans sa pièce *Les Mains sales*. Dans la *Tragédie algérienne*, ARON prend parti pour la décolonisation, s'aliénant une bonne partie du public de la droite qui lui était acquis. Il se refuse pourtant à dénoncer sur le plan moral la pratique de la torture. Il se contente de la déplorer très brièvement. C'était pourtant une occasion en or pour rendre son discours plus humain, plus populaire auprès de son public. Interrogé sur ce point, il précise que d'autres l'ont fait avant lui et que cet exercice rhétorique d'indignation, de condamnation est un travail pour les « belles âmes ».

Concernant l'attitude qu'aurait prise ARON relativement à la guerre en Irak, de SALLE reconnaît effectivement qu'ARON appartenait au courant dit « réaliste ». Mais le choc du 11 septembre et la radicale nouveauté du terrorisme islamiste auraient probablement amené ce partisan de la fermeté à soutenir l'essentiel de la politique extérieure de George BUSH, à défaut, comme le précise pertinemment ADLER, d'adhérer à la doctrine néo-conservatrice, doctrine qu'il n'aurait cependant pas, conformément à sa méthode, rejetée d'un bloc. D'ailleurs, ARON estimait la pensée de Léo STRAUSS, grand-père de cette doctrine.

de SALLE souligne que l'exposé de MILLER a le mérite de pointer le caractère dramatique de l'expérience humaine et le caractère vital de la lucidité en politique. MILLER a utilisé la pensée d'ARON comme un tremplin pour affirmer et développer sa conception du libéralisme. C'est moins une doctrine qu'un ensemble de principes permettant aux hommes de s'orienter dans le monde tumultueux. Il a également fortement insisté sur la dimension non dogmatique de la pensée de ARON. On ne trouvera pas, dans le libéralisme, de recettes toutes faites mais bien une méthode permettant, non pas de trancher rationnellement mais de décider

raisonnablement. Cette volonté de ne pas « désespérer Billancourt », avec tous les mensonges et manipulations que cette attitude implique confine à l'aveuglement, aveuglement dont les Accords de Munich offrent un bel exemple.

de SALLE salue la profondeur et le caractère éblouissant de l'intervention d'ADLER, discours regorgeant de considérations philosophiques, de précisions historiques et de notations psychologiques des plus intéressantes. ADLER a résumé, avec son talent de géopoliticien, la thèse d'ARON sur CLAUSEWITZ, cet homme classique, cet homme du XVIIIème qui avait compris, dès la fin de l'épopée napoléonienne, la menace que faisait courir au monde ce processus, non désactivé à Waterloo, de la guerre totale. ARON rejoignait CLAUSEWITZ dans cette analyse et, comme lui, estimait qu'il fallait en revenir à la politique. En ce sens, les écrits d'ARON restent plus actuels qu'ADLER ne le pense. Il rejoint ici l'analyse de BAVEREZ. Certes, un ouvrage comme *Paix et Guerre entre les Nations*³⁷ traite avant tout de la dissuasion nucléaire entre les deux blocs. C'est un ouvrage consacré à la guerre froide et, en ce sens, il est périmé. Mais, justement, l'actualité très récente ne nous montre-t-elle pas que le danger de la prolifération est tout sauf illusoire ? La Corée du Nord détient la bombe. L'Iran est sur le point de l'obtenir. Quid de l'Arabie Saoudite, etc. ? Ne risque-t-on pas de voir revenir les doctrines de dissuasion sur le devant de la scène ? Le monde devient, à ce point de vue, de plus en plus complexe et la pensée d'ARON, qui a mis en place certaines catégories fondamentales pour penser les relations internationales, n'est pas obsolète.

Déontologie de l'intellectuel

Du parcours aronien, on peut, estime Corentin de SALLE, se risquer à extraire une sorte de « déontologie de l'intellectuel » qui s'engage. Cette méthode peut, pense-t-il, utilement être adoptée par les intellectuels de gauche comme de droite lorsqu'ils décident de prendre position publiquement.

Il faut d'abord, on l'a dit, refuser radicalement et catégoriquement toute forme de moralisme. HAARSCHER a insisté sur ce point : le moralisme restreint singulièrement l'angle de vision. On a vu à quels errements

³⁷ Ouvrage qu'Henri KISSINGER considérait comme étant le meilleur rédigé en la matière

menait l'attitude de la « belle âme ». Cette injonction est on ne peut plus actuelle. La pensée aronienne est éminemment rationnelle. C'est ce qui fait dire à plusieurs qu'elle était sèche et impersonnelle. On a même parlé d'une « clarté glacée ». Dans les idées reçues, on dit aussi qu'ARON était froid et distant. Qu'en penser ? Il faut, estime de SALLE, distinguer l'homme et la méthode.

L'homme était-il insensible ? Certes, on trouvera très peu d'émotion dans ses écrits. Dans ses Mémoires, brique de 800 pages, à peine une page est consacrée à son épouse : « J'ai rencontré Suzanne Gauchon en 1932. Elle est devenue la compagne de ma vie ». Point. Voilà qui contraste singulièrement avec la plupart des biographies où, pour attirer le chaland, on juge bon de s'étendre sur des dizaines de pages sur telle ou telle passion amoureuse et de ponctuer le récit d'une enfilade invraisemblable d'états d'âme. Mais l'homme n'était pas, loin de là, un robot. Dans sa jeunesse, SARTRE l'appelait avec une tendre ironie son « petit camarade ». Il a cultivé de nombreuses amitiés mais il était pudique. Il s'est aussi aliéné la majeure partie de ses amitiés intellectuelles de jeunesse du fait de ses prises de position : la domination de la gauche intellectuelle était, à la rigueur, pire que celle qui règne actuellement (ce qui n'est pas peu dire) et il faut aussi savoir que des événements personnels (il a perdu l'une de ses filles et une autre était atteinte de mongolisme) l'ont meurtri au plus profond.

Aron ou le Logos à l'état pur

Passons à la méthode qui, elle, est éminemment rationnelle. ARON écrit comme il pense. Son style est dense, compact et authentiquement profond. Il n'est évidemment, si l'on peut dire, ni très « sexy » ni très aguicheur. Et cela en rebute plus d'un. Rien à voir avec la prose magnifique d'un SARTRE ou le souffle d'un MALRAUX. ARON, au contraire, c'est la voix de la raison. C'est le Logos à l'état pur. Non pas, évidemment, parce que la vérité parlerait par sa bouche. Loin de là : le contenu de ses écrits est parfois discutable. Et discuté d'ailleurs. Mais il procède logiquement. Il laisse peu de place aux états d'âme et privilégie toujours la raison aux valeurs. La raison prévaut même sur son engagement libéral. Il ne conçoit d'ailleurs le libéralisme que subordonné aux exigences de la raison. C'est là toute la différence entre une doctrine et une idéologie.

Précisons néanmoins qu'ARON ne représente pas le prototype de la raison désincarnée. Tout au contraire, c'est une raison surinformée qui saisit avidement le réel avec toutes les ressources, assez prodigieuses, de son intelligence. Ainsi, s'il est bien une chose dont on ne peut pas l'accuser, c'est d'être déconnecté du réel. On reproche parfois à tel ou tel discours d'être trop théorique, pas assez « humain ». En réalité, très souvent, ce sont les gens les plus passionnés, les plus attachés aux valeurs « sociales » qui se trouvent être le plus déconnectés du réel. Empiristes primaires, ils croient que le réel se réduit à leur expérience émotive sans disposer ni du recul nécessaire ni des instruments théoriques pour appréhender tel ou tel phénomène dans sa complexité. ARON, c'est une machine impressionnante qui tourne à plein rendement. La puissance de cette dernière réside surtout dans son caractère très interdisciplinaire. Tout événement est simultanément appréhendé sous l'angle philosophique, sociologique, économique, politique et géostratégique. Pas seulement parce qu'ARON était particulièrement formé dans ces diverses matières mais parce qu'il y excellait et qu'il comptait lui-même parmi les théoriciens qui contribuèrent à l'édification de ces dernières. On pense, en particulier, à la sociologie, la politologie, la philosophie politique et la géostratégie.

On décèle là plusieurs autres règles déontologiques : comprendre et respecter l'adversaire ; ne pas recourir, sous peine d'avilissement, aux arguments *ad hominem* mais toujours se contenter de l'*ad rem* ; aller « au contact », rentrer dans la logique de l'adversaire ; ne pas se focaliser sur les maladresses et outrances de son adversaire mais plonger le fer au cœur même du raisonnement de ce dernier ; se documenter en suffisance avant de se prononcer sur un dossier ; s'efforcer de percevoir la question sous un éclairage interdisciplinaire ; se prémunir de l'esprit de système en s'assurant de l'angle d'attaque et de la portée de la prise de position ; réévaluer une position en fonction des faits ; éviter les prédictions ainsi que le recours aux mythes rédempteurs ; etc.

Actuellement, une recommandation pertinente à l'usage des intellectuels européens serait de fuir toute forme d'anti-américanisme. Il s'agit d'une forme, parmi d'autres, du mythe du complot qui s'alimente également de passions malsaines qui obscurcissent le jugement. Cette passion s'est hissée, dans les années 2000, jusqu'aux cimes du délire. L'une des matrices de cette passion intellectuelle bien française (et l'on sait que ce qui a cours dans les cénacles parisiens a valeur de dogme dans le microcosme intellectuel belge), c'est SARTRE : ARON a dit, dans ses Mémoires que

« Les Américains tiennent dans la démonologie sartrienne la place que les Juifs tenaient dans la démonologie hitlérienne ». Il est normal que le leader soit blâmé. La Grande-Bretagne n'a jamais été aimée du temps où elle dominait le monde. Mais, ajoute ARON, « Même si les Américains étaient sans reproche, les Européens auraient peine à ne pas leur tenir rigueur d'une ascension qui fut la contrepartie de leur propre décadence. Dieu merci, les Américains ne sont pas sans reproche ».

Rechercher la vérité

Une dernière exigence, et c'est assurément la plus importante pour tout intellectuel digne de ce nom : rechercher la vérité. ARON ne reprochait pas aux intellectuels de se tromper. Il ne leur reprochait même pas le choix de leur engagement. Il reprochait à certains de souscrire publiquement à des jugements qu'ils savaient faux et de condamner publiquement des thèses qu'ils savaient justes. A ses yeux, c'était là une trahison insupportable. Il a écrit des pages très dures pour blâmer cette attitude profondément immorale à ses yeux. Ce n'est pas la bêtise qu'il combattait mais l'immédiateté du prêt-à-penser, la tentation de la posture morale, la séduction des modes, le poids du conformisme, le féodalisme universitaire et la puissance du mandarinate.

C'est ce message qui parcourt l'*Opium des intellectuels*. C'est un ouvrage dirigé, non pas essentiellement contre les intellectuels communistes (quoique ARON juge sévèrement cette abdication de l'esprit critique pour s'en remettre à la ligne du parti) mais plutôt contre les « paracomunistes » ou « compagnons de route », ceux qui ne souscrivaient pas intérieurement à l'orthodoxie du parti mais qui s'alignaient sur cette dernière pour des raisons stratégiques. Il y a là une grande différence entre les militants et les sympathisants. Les premiers s'engagent totalement, les seconds restent sur le seuil, préférant la posture au combat.

Indulgent avec les purs, les communistes sincères ou les âmes simples, ARON devenait foncièrement féroce avec les gens intelligents mais malhonnêtes. On retrouve ce ton véhément dans la *Révolution introuvable*, ouvrage assez impopulaire qu'il consacra aux événements de Mai 68. Quoiqu'il ait dénoncé, bien avant l'explosion étudiante, le caractère sclérosé de l'institution universitaire française, il se refusa à voir dans ces émeutes

autre chose qu'un « carnaval, une mascarade, un délire collectif ». Que la jeunesse soit enthousiaste, soit. Mais il refusait de magnifier ces événements ou de s'exalter, comme certains de ses pairs, sur cette « admirable jeunesse ».

Voilà quelques règles simples qui, si elles étaient respectées par l'ensemble de la communauté intellectuelle, permettraient au débat démocratique de gagner en hauteur et en sérénité.